

Excursion bryologique

Les Haudères - Arolla — 21-23 juillet 1931

par J. AMANN

Après la réunion de la Société Murithienne, à Sion, j'ai fait une modeste excursion bryologique, dont je veux brièvement rendre compte ici. Ayant dû (et pour cause) renoncer à suivre la cohorte de mes camarades murithiens, plus jeunes et plus ingambes que moi, cette excursion s'est bornée au trajet des Haudères à Arolla. La chasse aux cryptogames, on le sait, doit se faire ventre-à-terre... au sens littéral de l'expression, et non pas au sens figuré.

On voudra bien excuser la forme, peut-être trop personnelle de ce compte-rendu : il m'a paru qu'elle convenait mieux qu'une sèche relation de constatations scientifiques, d'une part, au caractère de la Société Murithienne, d'autre part, à celui de la science qu'on qualifie d'aimable, et qui, par conséquent, doit se garder d'être ennuyeuse.

Et puis, n'oublions pas, à ce propos, que, dans un pays, il n'y a pas que les cryptogames qui soient intéressantes : les habitants méritent, eux aussi, l'attention bienveillante du naturaliste.

Après le somptueux banquet, à l'Hôtel de la Paix, où le Vin des Payens, qui nous fut gracieusement offert par la Ville de Sion, me remit en mémoire un « Daïnos lithuanien » lu jadis dans la « Revue des Deux Mondes » :

« Quoiqu'il disait le vin blanc
Pétillant dans le verre ?
Hé, ra, ritamta,
Faladroti kumferta !
Eh ! tout doux, l'ami, tout doux !
Ou je te f... par terre ! »

le trajet, en autocar et joyeuse compagnie, de Sion à Evolè-

ne et les Haudères, fut des plus agréables, mais n'offrit pas d'intérêt spécial du point de vue bryologique !

Je m'en consolai facilement, ayant, en maintes occasions déjà, herborisé dans cette belle vallée d'Hérens, au temps où l'autocar était encore inconnu, et où le botaniste itinérant ne devait compter que sur ses jambes pour le transport de sa boîte verte et de sa personne.

Je salue, là-haut, en passant, une vieille connaissance : la Za de Volovron, forêt vierge où nous fourvoya jadis, à la descente du Pas de Lôna, notre camarade clubiste et ami regretté, feu le docteur Jaccot-Guillarmot, qui, de ses randonnées dans l'Himalaya, avait rapporté un beau mépris pour les chemins frayés ! C'est dans cette forêt, à 1900 m., sur le mélèze, que j'eus le plaisir de retrouver le rarissime *Drepanium orthocarpum*, découvert par moi, quelques années auparavant, sur le versant valaisan du Sanetsch, et observé plus tard au Parc National, dans la forêt vierge du Val Tantermozza.

A cette même occasion, je récoltai, dans les prairies marécageuses, au dessous d'Evolène, les premiers exemplaires suisses authentiques du *Bryum cernum* Lindb. (*B. uliginosum* Br. eur.), espèce holoarctique, qui, de l'Europe septentrionale, s'avance jusqu'aux Alpes pennines. Avec *Helodium Blandowii* de Saas-Fée, ce sont des sentinelles perdues, reliquats de la flore contemporaine du renne et du mammoth.

Un séjour fait, plus tard, aux Haudères, m'avait fourni l'occasion de faire un relevé de la florule muscinale des environs de cette localité : rives de la Borgne, Combe de Ferpècle et Combe d'Arolla : climat de l'épine-vinette et sol des schistes de Casanna, avec élément calcaire partout, mais en faible proportion. Espèces dominantes : *Pseudoleskeella catenulata*, *Pseudoleskea radicata*, *Ditrichum flexicaule*, *Distichium capillaceum*, *Tortella tortuosa*, *Hymenostylium curvirostre*. Dans l'eau (à réaction partout alcaline) les hydrophytes : *Hygroamblystegium filicinum*, *Cratoneurum commutatum*, *Hygrohypnum palustre*.

En fait de raretés : *Amblystegium compactum* sur le bois pourri et l'humus, dans le village des Haudères. Dans la Combe d'Arolla, sur les schistes lustrés : *Molendoa Sendtneriana* fr. ⁽¹⁾, *Lesquereuxia saxicola* fr. ⁽²⁾, avec *Tortula aciphylla*, *Didymodon*

¹ Déjà indiqué auparavant par Nicholson.

² Distribué dans les Musci europ. exsicc. de Bauer, N° 2084.

ruber, *Myurella julacea*, *Timmia norvegica*, *Distichium inclinatum*, *Mnium orthorrhynchum*, etc.

La montée des Haudères à Arolla, dans la matinée du 21 juillet, par temps couvert, fut fort agréable. Parti seul, vers 8 h., j'arrive, en observant religieusement les haltes horaires et semi-horaires, à 10 h. déjà, à La Gouille, où un jeune muletier, fort aimablement, se charge de mon sac, qui commençait à me tirer aux épaules. Craignant de ne pouvoir le suivre, c'est avec un peu d'inquiétude que j'emboîte le pas au mulet : je suis bientôt rassuré en constatant que, comme moi, ce quadrupède est un amateur fervent de la flore alpine : il s'arrête tous les dix pas pour brouter les fleurettes au bord du chemin et je n'ai pas de peine à le suivre.

En cours de route, son maître, désireux de se renseigner sur le genre de type anormal auquel lui et son mulet ont affaire, me soumet à un interrogatoire serré :

— Vous êtes vieux ?

— Passablement : j'ai largement dépassé la septantaine...

— Vous travaillez encore ?

— Je ne fais plus grand chose qui vaille...

— Mon grand-père a huitante six ans et il soigne encore le bétail.

— Il se porte bien ?

— Il n'a jamais été malade... Avez-vous des enfants ? Est ce qu'ils travaillent ?... Moi, j'ai commencé à travailler à cinq ans, en gardant les chèvres ; maintenant, j'ai seize ans ; je monte deux ou trois fois par jour à Arolla, avec le mulet. C'est mon second voyage aujourd'hui.

Et, après avoir remis dans le droit chemin son mulet, qui faisait mine de s'en écarter, il poursuit :

— Votre femme est morte que vous courrez la montagne tout seul ?

— Non pas ! Elle garde la maison.

Ainsi devisant, nous arrivons bientôt à Arolla, où je prends congé de mon gentil compagnon. Quel plaisir de rencontrer cette nature spontanée, libérée des vaines formules de notre politesse conventionnelle, et si souvent trompeuse !

A l'Hôtel Victoria, où je trouve bon accueil, en voyant, pendant le dîner, tourbillonner la neige au dehors, je me console

égoïstement de n'avoir pu suivre mes camarades murithiens : à cette heure, ils doivent être au Col de Riedmatten, où les mousses, sans doute, sont recouvertes de neige fraîche.

Profitant d'une accalmie, je monte, après-midi, au Kurhaus. Je m'entends bientôt hêler par un monsieur et une dame, à moi parfaitement inconnus : « Voilà M. Amann qui cherche des mousses ! » Qu'il est donc difficile, en Valais et ailleurs, d'herboriser incognito !

Vérification faite, j'ai affaire à un grand amateur de fougères, qui, dans son jardin, aux environs de Lausanne, cultive avec amour ces ptéridophytes, à partir des spores qu'il reçoit de ses correspondants.

Nous voici tout aussi tôt papotant à perte de vue, cependant que la pauvre dame, transie, piétine sur le chemin pour se réchauffer. A grand peine, elle parvient enfin à nous séparer, et pousse son mari à la descente, tandis que je poursuis la montée...

La forêt d'arolles doit être merveilleusement belle à la saison où les rosages sont fleuris.

Dans le petit marais, près de la pièce d'eau, derrière le Kurhaus, *Sphagnum fuscum* (Schmp.) forme, avec *Aulacomnium palustre* et *Polytrichum strictum*, des « bosses » caractéristiques de la sagne : à 2000 m., c'est la localité la plus élevée observée en Suisse, jusqu'ici, de cette sphaigne. Rare dans les Alpes, elle paraît passablement tolérante quant à la présence du calcaire : dans le ruisseau qui forme le marécage, se trouve, en effet, l'association fonticole calciphile : *Cratoneurum falcatum*, *Bryum ventricosum* fr. avec *Aulacomnium palustre*.

Pour le lendemain, j'avais projeté d'explorer les graviers et morraines sur la rive gauche de la Borgne, jusqu'au glacier d'Arolla. Mais, au salon de l'hôtel, après le souper, un jeune clubiste de la Section genevoise du C. A. S., fort civilement, me demanda la permission de se joindre à moi « pour apprendre les noms des fleurs des Alpes ».

J'accepte volontiers ; mais jugeant que l'allure rampante, indiquée pour récolter les petites mousses des sables glaciaires, ne conviendrait guère à mon compagnon, je dois changer d'itinéraire : nous ferons ensemble une promenade herborisante sur le sentier de Bertol.

Au départ, de bonne heure le lendemain, le temps est ra-

dieux, le ciel sans nuages ; les rois géants, Colon et Pigne d'Arolla, qui ferment la vallée, sont indiciblement beaux et majestueux sous leur parure d'hermine. La promenade fut délicieuse ; je retrouvai ... presque... mes jarrets de vingt ans ! C'est, pour moi, vétéran clubiste, un grand plaisir de frayer avec cette belle jeunesse enthousiaste de la montagne, dont la conversation et les récits permettent de juger des progrès considérables accomplis par la jeune génération, dans le domaine de l'alpinisme, sous les rapports technique, physique et moral, depuis l'époque, éloignée déjà de plus d'un demi siècle, où je fis mes premières ascensions.

Tout en évoquant les souvenirs de cet heureux temps, je note, le long du chemin de la cabane de Bertol, entre 2200 et 2500 m. : *Weisia Wimmeriana*, *Cynodontium polycarpum*, *Polilia commutata*, *P. polymorpha* var. *brachycarpa*, *Bartramia ithyphylla*. Sur les roches exemptes de calcaire : *Andreaea alpestris* avec *Gymnomitrium concinnatum*. *Lesquereuxia saxicola* et *Pseudoleskea filamentosa* sont les Pleurocarpes dominantes. Les surfaces lisses, très inclinées, des rochers de syénite, sont colonisées par l'association remarquable du *Grimmia unicolor* avec un *Argyrobryum* stérile, que, provisoirement, je rapporte au *B. claviger*. Ces touffes collectionnent et accumulent le limon apporté par l'eau ruisselante, et forment peu à peu l'humus sur quoi se développe ensuite le *Bryum alpinum* ³.

Après le repas frugal de midi, pris auprès d'un torrent dans l'eau (à réaction neutre) duquel baigne le bel *Hygrohypnum alpinum* (alors que, dans un ruisseau voisin, à eau alcaline, il est remplacé par *Hygrohypnum palustre* var. *subsphaericarpon*), nous prenons quelques minutes de repos.

Pendant que mon compagnon fait moisson d'edelweiss, je dessine un vénérable pin arolle, cramponné sur la pente à un rocher, et dont la silhouette tourmentée se profile sur l'arrière-plan formé par les Aiguilles Rouges et le Mont Dolin.

Au retour à Arolla, mes cheveux blancs et mes deux bâtons paraissent faire sensation. Des touristes étrangers, qui montent avec une guide, s'arrêtent à mon passage : un jeune homme, taillé en athlète, s'avance, et, me donnant une solide poignée de

³ Il est curieux de retrouver sur les roches calcaires (malm) des Préalpes (massif de Naye p. ex.), dans des stations analogues, une association exactement correspondante, composée également d'une *Grimmiacée* (*Schistidium apocarpum*) et de l'*Argyrobryum argenteum*, qui remplit la même fonction colonisatrice.

main, me dit : « Permettez moi, Monsieur, de vous féliciter : c'est admirable, vraiment, de vous voir marcher ainsi à votre âge ! » Ce compliment spontané, de la part d'une personne inconnue, ne laisse pas que de me flatter. . .

Le coucher du soleil fut d'une magnificence inoubliable : l'Aiguille de la Za braisait dans le ciel comme un monolithe incandescent. Rendu quelque peu immodeste par les compliments reçus ce jour-là, je forme le projet téméraire de perpétuer le souvenir de ce feu d'artifice par une aquarelle faite plus tard, et de mémoire : soucieux d'exactitude, je note soigneusement les nuances : carmin et ocre jaune, cinabre et cadmium... Je regrette de devoir avouer que cette tentative audacieuse, qu'un Turner n'eut osé concevoir, aboutit à un résultat que des personnes compétentes furent unanimes à qualifier de désastreux !

Jeudi matin, le temps est très beau encore : il faut prendre le chemin du retour : l'expérience m'a appris qu'il est sage de quitter volontairement les jouissances de la vie, alors qu'on les trouve les plus agréables...

Sac au dos et bâtons en mains, je prends le chemin de Sarmar, d'où monte, au Lac bleu, un sentier bien valaisan, qui, à défaut d'autres mérites, a celui de la franchise et de la décision : il grimpe droit en haut, ne consentant à couper la pente par des lacets, que lorsqu'il ne peut faire autrement.

Après la rude montée, en plein soleil (où il y a bien des mouches, mais pas de coche !), voici enfin l'ombre de la forêt, puis les chalets de Lucel, où le berger, couché tout de son long sur l'herbette, en dormant au soleil comme un bienheureux est censé garder les chèvres.

Mon voisin de table, à l'hôtel, m'a conté, hier, que, montant au Lac bleu, le jour précédent, il avait rencontré le berger qui descendait et qui le pria de ramener au hameau, au cas où il le rencontrerait, son cabri échappé. Apprenant qu'il avait affaire à des personnes de Genève, le berger s'enquit, avec un intérêt manifeste, des tribulations d'un grand établissement financier de cette ville.

Le fugitif, en effet rencontré, fut ramené au bercail au moyen d'une ficelle.

Le cabri échappé, la Banque de Genève en déconfiture : que de malheurs à la fois pour le pauvre berger de Lucel !

— C'est ça qu'on appelle le Lac bleu ? me demande une dame en promenade. — Oui, Madame : il aurait mieux valu, assurément, qu'il gardât son vrai nom de « Gouille perse » !

Après quelques minutes de repos à l'ombre d'un rocher, en compagnie d'une chevrete qui lèche affectueusement mes mains, tout en me dévisageant de ses yeux intelligents et, il me semble, un tantinet moqueurs, je fais le tour du lac et relève la florule des mousses :

Sur les schistes quartzeux du paragneiss : *Andreaea alpestris*, *Dicranoweisia crispula*, *Schistidium confertum* var. *urceolare*, *Grimmia torquata* fo. *mutica*, *Orthotrichum rupestre*, *Amphidium Mougeotii*, *Encalypta ciliata*, *Pohlia longicolla*, *Bartramia ithyphylla*, *Lesquereuxia saxicola*.

Dans le torrent affluent et à la sortie du lac (eau à réaction alcaline) : *Cratoneurum irrigatum* (*falcato-virescens*) en abondance.

C'est ensuite la descente par le sentier pittoresque et rocailleux de La Gouille, le repas frugal pris à la fontaine près des chalets, déserts à cette saison. Puis je regagne le chemin muletier des Haudères.

Près de ce village, un faucheur, interrompant son travail à mon passage, s'informe avec sollicitude pourquoi je boîte, et si j'ai mal à la jambe ? — « J'ai aussi la sciatique depuis vingt cinq ans, me dit-il ; et puis, je deviens sourd ». Je serre la main de ce confrère, comme moi rhumatisant et dur d'oreille, qui, philosophiquement, conclut : « Chacun a son paquet à porter en ce monde ! » — Oui, brave homme ; et, à la montagne, le fardeau n'est sans doute pas plus léger qu'ailleurs !

Puis c'est l'arrivée aux Haudères, le thé réconfortant, le siège capitonné et la fanfare joyeuse de l'autocar postal. Enfin, le retour à la maison où, une fois encore, je rapporte du vieux pays valaisan, avec ma récolte de mousses, une moisson de beaux souvenirs : de quoi occuper l'esprit, et réchauffer le cœur pendant les jours moroses de l'hiver.

Lausanne, novembre 1931.